



HAL
open science

Un retour en Allemagne après l'exil? Adorno et la problématique de la 'Remigration'

Norbert Waszek, Stephanie Baumann

► **To cite this version:**

Norbert Waszek, Stephanie Baumann. Un retour en Allemagne après l'exil? Adorno et la problématique de la 'Remigration'. *Etudes Germaniques*, 2017, 72, pp.137-158. 10.3917/eger.285.0137 . hal-03219321

HAL Id: hal-03219321

<https://uphf.hal.science/hal-03219321v1>

Submitted on 15 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Norbert WASZEK*
Stephanie BAUMANN**

Un retour en Allemagne après l'exil ? Theodor W. Adorno et la problématique de la « Remigration »

*À la mémoire de Philippe Ivernel (10 août 1933-1^{er} juillet 2016),
traducteur de la Correspondance Adorno-Benjamin*

As early as October 1949, Adorno returned from American exile, to the University of his home-town, Frankfurt. His decision to do so was by no means an easy one, especially seen beside the case of his first mentor in philosophy, Siegfried Kracauer. Among the various reasons that led to Adorno's decision, the personal and political ones are explored first of all. In this context, it will often be necessary to take into account the conditions which sent Adorno into exile. Of even greater importance is Adorno's special relationship to the German language and the cultural values conveyed with it. In a concentrated manner, many of the reasons dealt with reoccur in the long letter Adorno wrote to Thomas Mann shortly after his return. The article culminates in an analysis of this letter, a document of singular importance.

Adorno kehrte bekanntlich sehr früh, bereits Ende Oktober 1949, aus dem amerikanischen Exil an die Universität seiner Heimatstadt, Frankfurt am Main, zurück. Seine Entscheidung war keineswegs selbstverständlich, besonders wenn sie mit seinem „ersten Mentor“, Siegfried Kracauer, verglichen wird. Dieser Artikel geht den Gründen nach, die Adorno zu seiner Entscheidung bewogen haben. Bei den politischen und persönlichen Motiven, mit denen begonnen wird, werden auch die Bedingungen berücksichtigt, unter denen Adorno Deutschland verlassen hatte. Entscheidender ist dann sein Verhältnis zur deutschen Sprache, welchem besondere Aufmerksamkeit gewidmet wird. Viele der behandelten Aspekte treten gebündelt in dem langen Brief auf, den Adorno kurz nach seiner Rückkehr an Thomas Mann schrieb. Die Analyse dieses Briefes, ein in mehrfacher Hinsicht bemerkenswertes Dokument, beschließt den Aufsatz.

Dans un article récent qui a servi de source d'inspiration à cet exposé, Jürgen Habermas, dont la perspicacité est bien connue, a mis le doigt

* Norbert WASZEK est Professeur à l'Université Paris VIII; 128 rue de la Tombe Issoire, F-75014 PARIS; *courriel* : <http://norbertwaszek.free.fr>

** Stephanie BAUMANN est Maître de Conférences à l'Université de Valenciennes; FLLASH, Campus Mont Houy, F-59313 VALENCIENNES CEDEX 9; *courriel* : stepha-baumann@aol.com.

sur la question principale, qui nous occupera dans cette étude.¹ L'article, publié en 2011, est intitulé « *Großherzige Remigranten. Über jüdische Philosophen in der frühen Bundesrepublik* » [Rémigrants au grand cœur. Sur les philosophes juifs dans les premières années de la République Fédérale d'Allemagne]. Habermas y évoque non pas seulement Adorno et Horkheimer, qui avaient été ses maîtres à Francfort, mais aussi Helmut Kuhn, Michael Landmann, Karl Löwith, Helmuth Plessner... Il faisait remarquer qu'après la Seconde Guerre mondiale beaucoup d'exilés – juifs ou d'origine juive, ou encore traités comme Juifs par les nazis – ne voulaient plus remettre les pieds en Allemagne, ou furent tout au plus prêts à revisiter très occasionnellement le pays où ils avaient grandi ; mais que tel n'avait pas été le cas d'Adorno et de Horkheimer qui s'installèrent à Francfort, de Helmut Kuhn qui revint à Munich, de Landmann à Berlin, de Löwith à Heidelberg et de Plessner à Göttingen... Après avoir décrit les activités de ces universitaires, Habermas conclut qu'il faudrait, certes,

des recherches empiriques pour établir une généralisation fondée seulement sur l'expérience de [sa] ma vie : [son] mon impression est que la culture politique de l'ancienne *Bundesrepublik* doit une bonne partie, voire une partie décisive, des progrès hésitants qu'elle a faits pour civiliser ses schèmes [d'action], à des émigrants juifs. C'est avant tout à ceux qui eurent suffisamment de générosité pour revenir dans le pays dont ils avaient été chassés qu'elle doit ce développement heureux. C'est d'eux qu'une, voire deux générations académiquement « orphelines » ont appris comment, d'un héritage intellectuel corrompu, on distingue les traditions qui valent la peine d'être poursuivies...

Le retour des intellectuels mentionnés ci-dessus dans le pays qui les avait chassés – et c'est un retour qui peut être considéré comme définitif ou quasi définitif, puisqu'il comprenait l'acceptation d'un vrai poste – de fait, un poste de fonctionnaire – et d'une résidence fixe en Allemagne – soulève en effet beaucoup d'interrogations que nous voudrions poursuivre ici, en reprenant l'exemple par excellence de tels « rémigrants » : celui d'Adorno. Cet exemple s'impose pour différentes raisons : d'abord pour la signification d'Adorno en tant que philosophe, puis pour son rôle primordial comme intellectuel critique dans l'Allemagne d'après-guerre. Dans ce cadre, on pourrait évoquer son œuvre philosophique qui se décline en quatre livres principaux et très différents – *La Dialectique de la raison* [avec Max Horkheimer, 1947, trad. franç. 1974], *Minima moralia* [1951, 1980], *Dialectique négative* [1966, 1978] et la posthume *Théorie esthétique* [1970, 1974].² On pourrait aussi voir en Adorno une sorte d'antidote à

1. Jürgen Habermas : « Großherzige Remigranten. Über jüdische Philosophen in der frühen Bundesrepublik. Eine persönliche Erinnerung », in : *Neue Zürcher Zeitung*, 2. Juli 2011.

2. *Dialektik der Aufklärung*, Amsterdam : Querido, 1947 ; maintenant dans Max Horkheimer : *Gesammelte Schriften* (Horkheimer, GS), hrsg. von Alfred Schmidt und Gunzelin Schmid Noerr, Frankfurt a.M. : Fischer, 1987, p. 11-290 – *La Dialectique de la*

Heidegger, mais aussi un grand lecteur de Hegel, de Marx, de Freud, etc. Mais sa contribution principale à la philosophie est d'avoir ouvert cette discipline à l'analyse critique de la société – est-il nécessaire de rappeler qu'Adorno fut nommé à Francfort comme Professeur de Philosophie et de Sociologie et qu'il inspira la philosophie sociale d'au moins deux générations par la suite, celle de Jürgen Habermas (*1929) et celle d'Axel Honneth (*1949) ? Cette ouverture qu'il réussit à impartir à la philosophie est intimement liée à sa façon de lire les textes classiques, en en faisant ressortir les dimensions sociales et politiques. Cette manière de lire les grands textes demeure donc en fin de compte toujours redevable à ceux-ci, à ceux de Hegel par exemple. Pour le dire encore en d'autres termes : si Adorno lui-même considéra la *Dialectique négative* comme la plus importante de ses contributions à la philosophie, c'est sans doute parce que ce texte combine tradition et rébellion,³ et rend donc le recours à la tradition de Kant, Hegel et Marx indispensable.

L'apport philosophique de ce que nous tâchons de présenter historiquement est de rendre ce recours à la tradition un peu plus compréhensible dans le contexte du retour d'Adorno en Allemagne. Ce qui nous intéresse ici, c'est le fait qu'Adorno compte parmi les quelques philosophes qui, de leurs exils respectifs, revinrent en Allemagne peu après la fin de la guerre, entre 1949 et 1952. Le phénomène n'a, bien sûr, pas seulement concerné les professeurs de philosophie, mais englobe aussi d'autres disciplines universitaires et d'autres métiers, et il a suscité tout un champ de recherche, ce qui n'est guère surprenant.⁴ Aujourd'hui on

raison, trad. par Eliane Kaufholz, Paris : Gallimard, 1974 [cité par la suite : *Dialectique de la raison* (1974)]; *Minima Moralia*, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1951 – *Minima moralia : réflexions sur la vie mutilée*, trad. par Éliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral, postface de Miguel Abensour, Paris : Payot, 2003 [cité par la suite : *Minima moralia* (2003)]; *Negative Dialektik*, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1966 – *Dialectique négative*, trad. par le Collège de philosophie, postface de Hans-Gunter Holl, Paris : Payot, 1978; *Ästhetische Theorie*, hrsg. von Rolf Tiedemann, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1970 – *Théorie esthétique*, trad. par Marc Jimenez, Paris : Klincksieck, 1974.

3. Comme le dit Tilo Wesche dans sa présentation de cette œuvre d'Adorno, in : *Adorno-Handbuch : Leben – Werk – Wirkung*, hrsg. von Richard Klein, Johann Kreuzer und Stefan Müller-Doohm, Stuttgart & Weimar : Metzler, 2011 (cité par la suite : *Adorno-Handbuch*), p. 317-325, citation p. 318 : « Im Titel einer negativen Dialektik bringen sich Tradierung und Rebellion gleichermaßen zum Ausdruck. »

4. À notre connaissance – mais il n'est pas exclu qu'il y ait eu des utilisations antérieures du terme dans ce contexte – ce furent deux périodiques qui lancèrent cette étude : la *Neue Gesellschaft – Frankfurter Hefte* et le *Jahrbuch Exilforschung*. Ils ont tous les deux publié des numéros spéciaux, le premier sous le titre *Jüdische Remigration* (vol. 36,8, August 1989), le second sous le titre *Exil und Remigration* (vol. 9, 1991). Depuis, un certain nombre de livres consacrés à ce sujet ont vu le jour, ne citons que : *Rückkehr und Aufbau nach 1945. Deutsche Remigranten im öffentlichen Leben Nachkriegsdeutschlands*, hrsg. von Claus-Dieter Krohn und Patrik von zur Mühlen, Marburg : Metropolis, 1997; Marita Krauss : *Heimkehr in ein fremdes Land : Geschichte der Remigration nach 1945*, München : Beck, 2001 ; „*Auch in Deutschland waren wir nicht wirklich zu Hause*“ : *jüdische Remigration nach 1945*, hrsg. von Irmela von der Lühe, Axel Schildt und Stefanie Schüler-Springorum, Göttingen : Wallstein, 2008.

utilise même en allemand un néologisme, pour le qualifier : on parle de *Remigration*. On pourrait expliquer ce terme très simplement, en disant qu'il s'agit de l'acte ou du phénomène de *remigrer* et que le préfixe *ré-* ne voudrait dire rien d'autre que migrer à *nouveau*. On notera d'ailleurs que le terme fut d'abord utilisé dans d'autres contextes, notamment au sujet des travailleurs immigrés, ceux que l'on appela en Allemagne, avec un bel euphémisme, *Gastarbeiter* : une main d'œuvre venue de l'Europe du Sud, dont une partie est rentrée dans son pays d'origine après un séjour plus ou moins long en Allemagne. Mais au sens précis que le terme a pris à partir des années 1990, il s'agit du retour de ceux qui avaient fui l'Allemagne sous la barbarie nazie.

Même si l'étude de cette forme spécifique de « ré-migration » mériterait un traitement plus large (c'est aussi ce que suggère Habermas dans l'article évoqué ci-dessus), on doit se limiter ici au cas d'Adorno, qui se présente déjà de façon assez complexe. On pourrait reconstruire en quelque sorte sa vie personnelle et intellectuelle. On pourrait essayer d'avancer du général au spécifique, en commençant par une thèse qui semble bien étayée : « seraient rentrés ceux dont l'exil aurait été perçu par eux-mêmes comme un échec ». Il faudrait alors chercher ce qui n'avait pas « réussi » dans l'exil d'Adorno, ou bien encore étudier un grand nombre de cas pour en extraire des comportements « typiques » et les comparer avec le cas d'Adorno – bref, ce serait presque le sujet d'un livre... En lieu et place d'un tel livre ne seront proposées ici que quelques intuitions personnelles et ainsi, au moins, quelques éléments de réponse.

Ce compte rendu relèvera donc plutôt de l'histoire des idées que de la philosophie systématique, mais il devrait également permettre d'éclairer la pensée d'Adorno qui fut toujours considéré comme un auteur et un conférencier difficile à comprendre.⁵ Pour mieux faire ressortir la position et les options de cet auteur, nous insérerons aussi quelques comparaisons avec Siegfried Kracauer (1889-1966), ce sociologue, théoricien du film et critique de cinéma, puis penseur de l'histoire, dont l'œuvre est de plus en plus étudiée aujourd'hui, en France également.⁶ La comparaison

5. Ses étudiants les plus fidèles ont souvent rappelé combien, lors de leurs premiers contacts avec le maître, celui-ci les avaient troublés et irrités par son opacité et son langage compliqué – on connaît le surnom d'Adorno-Deutsch, « l'allemand d'Adorno », qui se répandit à l'époque pour qualifier un discours qui serait hermétique et bourré de termes techniques ou d'allusions éloignées – bref, beaucoup se sont irrités de son manque de clarté et d'accessibilité. Cf. les multiples témoignages réunis dans le volume : *Geist gegen den Zeitgeist. Erinnern an Adorno* (cité par la suite : *Geist gegen den Zeitgeist*), hrsg. von Josef Früchtel und Maria Calloni, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1991.

6. Parmi les œuvres principales de Kracauer, celles qui suivent existent en traduction française : *Le Roman policier : un traité philosophique* (1925), trad. de l'allemand par Geneviève et Rainer Rochlitz, avant-propos de Rainer Rochlitz, Paris : Payot, 1981 ; *De Caligari à Hitler : une histoire psychologique du cinéma allemand* (1947), traduit de l'anglais par Claude B. Levenson, Lausanne : L'âge d'homme, 1984 ; *Jacques Offenbach ou le secret du*

entre Adorno et Kracauer s'impose presque, si l'on pense à la longue et étroite amitié, certes parfois tendue, qui les lia.⁷ Adorno était encore lycéen lorsque, en 1917-1918, il fit la connaissance de Kracauer, de quatorze ans son aîné et déjà promu (en 1914) docteur et qui travaillait alors comme architecte à Francfort, mais qui avait aussi fait des études de philosophie et de sociologie. Kracauer devint bien vite pour Adorno son premier véritable maître en philosophie ; les deux lisaient ensemble, les samedis, des textes classiques, extraits des *Critiques* de Kant, de Hegel et de Kierkegaard.⁸

Nous voudrions considérer maintenant les contextes politiques et personnels dans lesquels Adorno quitta l'Allemagne et qui auraient pu le conduire à y revenir après la chute du nazisme – puis nous tourner vers des considérations sur la langue et la culture allemandes. Comprendre pourquoi un homme comme Adorno a pu « rentrer » en Allemagne et dans sa ville natale, Francfort, est difficile, et nécessiterait de rappeler un certain nombre de faits d'ordre biographique.⁹ Adorno, qui était né en

Second Empire (1937), préface de Daniel Halévy, traduction de l'allemand par Lucienne Astruc, Paris : Gallimard, 1994 ; *Les Employés : aperçus de l'Allemagne nouvelle* (1930), Paris : Avinus, 2000, nouv. éd. revue et corrigée, 2004 ; *L'Histoire, des avant-dernières choses* (1969), traduit de l'anglais par Claude Orsoni, édité par Nia Perivolaropoulou et Philippe Despoix, présentation de Jacques Revel, Paris : Stock, 2006 ; *L'Ornement de la masse : essais sur la modernité weimarienne* (1927), texte édité par Olivier Agard et Philippe Despoix, traduit de l'allemand par Sabine Cornille, préface d'Olivier Agard, Paris : La Découverte, 2008 ; *Théorie du film : la rédemption de la réalité matérielle* (1960), traduit de l'anglais par Daniel Blanchard et Claude Orsoni, édité et présenté par Philippe Despoix et Nia Perivolaropoulou, préface de Jean-Louis Leutrat, Paris : Flammarion, 2010.

7. Amitié richement attestée par une correspondance qui couvre plus de quatre décennies et qui s'étale sur plus de 700 pages imprimées : Theodor Adorno & Siegfried Kracauer : *Briefwechsel 1923-1966*, hrsg. von Wolfgang Schopf, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 2008 (cité par la suite : Adorno/Kracauer, *Briefwechsel*). Cf. Stefan Müller-Doohm : Adorno. Eine Biographie, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 2003 – il en existe une édition française : *Adorno : une biographie*, trad. par Bernard Lortholary, Paris : Gallimard, 2004 (cité par la suite : Müller-Doohm (2003)/(2004) pour la traduction française). Müller-Doohm consacre la deuxième partie de son troisième chapitre à l'influence de Kracauer sur le jeune Adorno (2004), p. 43-56.

8. Adorno reconnut publiquement le rôle d'initiateur et de mentor que Kracauer avait joué pour lui, mais dans un hommage qui ne vint que beaucoup plus tard. Cf. Adorno : *Noten zur Literatur* (1958), cité d'après l'édition des œuvres : *Gesammelte Schriften*, hrsg. von Rolf Tiedemann (cité par la suite : Adorno, *GS*), Band 11, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1974, p. 388 sq. ; cf. Stefan Müller-Doohm & Wolfgang Schopf : « Der erste Mentor : Siegfried Kracauer », in : *Adorno-Handbuch*, p. 21-25.

9. L'un des mérites de la magistrale biographie d'Adorno par Stefan Müller-Doohm (2003/2004) est d'avoir découvert plusieurs de ces faits, peu connus ou inconnus avant elle – par exemple et pour commencer, qu'Adorno était le fils d'un père juif assimilé, Oscar Alexander Wiesengrund (1870-1946, un négociant en vins aisé, qui ne quitta la communauté israélite de Francfort qu'en 1910, quand son fils unique avait sept ans ; et il n'y a pas de preuves pour confirmer les rumeurs selon lesquelles il se serait converti au protestantisme : cf. Müller-Doohm (2003), p. 747 sq., notes 26 et 30 – (2004, p. 500 sq.) et d'une mère catholique,

1903 à Francfort, avait grandi dans cette ville et c'est là qu'il fréquenta le lycée puis l'université, et c'est aussi de l'université de Francfort qu'il obtint le titre de docteur (en 1924, pour sa thèse sur Husserl) ainsi que son habilitation à diriger des recherches en 1931, pour son travail sur Kierkegaard.¹⁰ Dès février 1931, il y enseigna aussi, mais quelques mois après la prise du pouvoir par les nazis¹¹ il reçut des autorités sa révocation comme enseignant. Ce fut semble-t-il le 11 septembre 1933,¹² donc pour son trentième anniversaire, qu'il aurait pu fêter le même jour – comme un cadeau empoisonné, en quelque sorte – qu'on lui retira la *venia legendi* et qu'ainsi on le força à s'exiler, d'abord à Oxford puis aux Etats-Unis. Il partagea alors le destin de nombreux intellectuels de gauche, dont beaucoup, mais pas tous, étaient aussi d'origine juive – bien entendu, il s'agit de ceux qui sont parvenus à s'exiler et non pas de ceux qui furent rattrapés et massacrés, ou poussés au suicide comme Walter Benjamin à Port Bou (Adorno connaissait Benjamin, depuis 1923).¹³ La vie d'Adorno en exil, à Oxford, New York, et Los Angeles, mériterait d'être traitée

une ancienne chanteuse, dont le nom, Maria Calvelli-Adorno della Piana (1865-1952), est à consonance italienne, mais dont les origines immédiates étaient corses et donc françaises ; qu'Adorno fut toujours plus proche de sa mère, qui encourageait son enthousiasme pour la musique (le nom d'Adorno, que le philosophe utilisa de façon quasi exclusive dès son arrivée à Los Angeles en 1941, est donc celui de sa mère, le nom de son père, Wiesengrund, fut réduit à l'initial « W. » !) ; qu'il avait reçu un baptême catholique, mais aussi, un peu plus tard, un enseignement et une confirmation protestants. Le premier fait est bien attesté par Müller-Doohm (2004), p. 26 ; pour le second on peut citer l'importante lettre de Max Horkheimer à Otto Herz, écrite le 1^{er} septembre 1969, peu après le décès d'Adorno : « Teddie Adorno a été baptisé dans la tradition catholique et sous l'influence d'un professeur de religion protestant il a fait sa confirmation. Je vous donne ces informations pour vous faire comprendre la relation compliquée du défunt à la religion. D'autre part je peux soutenir que la théorie critique que nous avons développée tous les deux a ses racines dans le judaïsme. Elle est fondée sur l'idée : Tu ne te feras point d'image de Dieu. » [« Teddie Adorno wurde katholisch getauft und infolge des Einflusses eines protestantischen Religionslehrers protestantisch konfirmiert. Ich gebe Ihnen diese Mitteilungen, um die komplizierte Stellung des Verstorbenen zur Religion, zur Konfession begreiflich zu machen. Andererseits darf ich sagen, dass die Kritische Theorie, die wir beide entfaltet haben, ihre Wurzeln im Judentum hat. Sie entspringt dem Gedanken : Du sollst Dir kein Bild von Gott machen »]. Horkheimer, *GS*, Band 18 : *Briefwechsel 1949-1973*, Frankfurt a.M. : Fischer, 1996, p. 743.

10. Publié sous le titre : *Kierkegaard : Konstruktion des Ästhetischen*, Tübingen : Mohr-Siebeck, 1933, le livre porte la dédicace : « Meinem Freund Siegfried Kracauer ».

11. Cette prise de pouvoir fut en réalité un processus en plusieurs étapes, dont la nomination d'Hitler comme chancelier, le 30 janvier 1933, ne constitua que le premier pas.

12. Cf. Peter Christian Lang : « Adorno, Theodor W. », in : *Metzler Philosophen-Lexikon*, hrsg. von Bernd Lutz, Stuttgart & Weimar : Metzler, 2003, p. 7. Adorno écrit lui-même à Ernst Křenek qu'il aurait perdu son autorisation d'enseigner (*venia legendi*) le jour de son trentième anniversaire ; Adorno/Křenek : *Briefwechsel*, hrsg. von Wolfgang Rogge, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1974 (cité par la suite : Adorno/Křenek : *Briefwechsel*), p. 43. La lettre officielle lui annonçant la mauvaise nouvelle est datée du 8 septembre 1933 ; cf. Müller-Doohm (2004) (note 7), p. 175.

13. Theodor Adorno & Walter Benjamin : *Briefwechsel 1928-1940*, hrsg. von Henri Lonitz, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1994 (cité par la suite : Adorno/Benjamin : *Briefwechsel*) – il en existe une traduction française par Philippe Ivernel : *Correspondance Adorno-Benjamin : 1928-1940*, Paris : Gallimard, 2006 (cité par la suite : *Correspondance Adorno-Benjamin*).

plus en détail, mais cela conduirait trop loin.¹⁴ Par contre, il faut souligner que, avant son exil, Adorno ne s'était guère intéressé à la question de l'antisémitisme¹⁵ ni même à la persécution de la population juive en Allemagne – c'est seulement dans l'exil américain qu'il commença à se rendre compte de ce qui se passait en Europe¹⁶ et il fallut attendre les années 1940 – la mort tragique de Walter Benjamin (le 26 septembre de cette année) aurait pu jouer un rôle dans le déclenchement de ce tournant¹⁷ – pour voir Adorno se tourner dans son travail vers des questions liées à ces sujets,¹⁸ mais la démarche, notamment dans *La Dialectique de la raison*, reste encore, alors, très théorique,¹⁹ et c'est seulement à la fin des années 1950 et au début des années 1960 qu'Adorno s'est lancé véritablement dans ses efforts éducatifs « Après Auschwitz ».²⁰ Tout

14. Pour une première orientation (avec indications bibliographiques), cf. Sven Kramer : « Im Exil », in : *Adorno-Handbuch*, p. 10-16. Le recueil *Keine Kritische Theorie ohne Amerika*, hrsg. von Detlev Claussen, Oskar Negt und Michael Werz, Frankfurt a.M. : Neue Kritik, 1999, va plus loin dans l'exploration de ce terrain (en particulier les contributions de Claussen et de Martin Jay).

15. Cf. Micha Brumlik : « Thesen zum Antisemitismus », in : *Adorno-Handbuch* (note 3), p. 266-276, ici p. 266 : « Dabei fällt auf, dass diese Frage (i.e. l'antisémitisme, N.W.) in seinen Vorkriegsarbeiten eine allenfalls geringe, wenn nicht gar keine Rolle gespielt hat. » [« Par là on constate le peu de place, voire la place inexistantes qu'occupe cette question (i.e. l'antisémitisme, N.W.) dans ses travaux d'avant-guerre »]. On trouve, certes, quelques remarques sur la « haine idiosyncratique » de Wagner envers les juifs dans un article écrit en 1937-1938, « Fragmente über Wagner », in : *Zeitschrift für Sozialforschung*, VIII (1939/40), p. 1-49, mais dire que la question de l'antisémitisme est au centre de cet article serait exagéré.

16. Par exemple, dans une lettre à Kracauer, en date du 3 mai 1938, envoyée de New York ; Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 385 (et cf. p. 388).

17. Comme l'a suggéré Anson Rabinbach (« The Cunning of Unreason : Mimesis and the Construction of Anti-Semitism in Horkheimer and Adorno's Dialectic of Enlightenment » dans son livre : *In the shadow of catastrophe : German intellectuals between apocalypse and enlightenment*, Berkeley : University of California Press, 1997, p. 166-198, p. 174) à la suite de Rolf Wiggershaus (*Die Frankfurter Schule. Geschichte, theoretische Entwicklung, politische Bedeutung*, München : Hanser, 1986, p. 348 – *L'École de Francfort. Histoire, développement, signification*, trad. par Lilyane Deroche-Gurcel, Paris : PUF, 1993, p. 297 £.) ; cf. Jack Jacobs : *The Frankfurt School, Jewish Lives, and Antisemitism*, Cambridge : CUP, 2015, p. 61.

18. Autour de plusieurs projets de recherche que l'*Institut de recherche sociale*, le cadre institutionnel de l'École de Francfort, a portés ou auxquels il a participé en Californie, comme « *Antisemitism Among American Labor* » (peu connu, car le volumineux rapport final – autour de 1 500 pages dactylographiées – n'a pas été publié), puis dans le projet qui s'est réalisé par la publication collective : *The authoritarian personality*, New-York : Harper & Row, 1950, et enfin, bien entendu, la *Dialectique de la raison* (1947), avec son important chapitre sur l'antisémitisme. Sur ces activités aux États-Unis, cf. Eva-Maria Ziege : *Antisemitismus und Gesellschaftstheorie : Die Frankfurter Schule im amerikanischen Exil*, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 2009 ; Wolfgang Bonß : « Kritische Theorie und empirische Sozialforschung : ein Spannungsverhältnis », in : *Adorno-Handbuch* (note 3), p. 232-247, en particulier p. 237-243.

19. L'introduction originale (datée « mai 1944 ») de *La Dialectique de la raison* (1974, p. 19) contient la célèbre formule « nous esquissons une *préhistoire philosophique* de l'antisémitisme » (nous soulignons).

20. Cet engagement tardif est probablement dû au fait que, justement à cette époque, il a appris beaucoup plus sur les camps d'extermination. Micha Brumlik (*Adorno-Handbuch* [note 3], p. 276) rappelle très judicieusement à ce propos l'inspiration que Fritz Bauer (1903-1968), un juriste juif-allemand, exerça sur Adorno. Bauer s'était exilé au Danemark (dès 1935) puis à partir de 1943 en Suède. Revenu en Allemagne en 1949, il travailla d'abord comme procureur à Brunswick, mais fut promu en 1956 procureur général de la Hesse (la région

cela n'est pas seulement une conséquence du fait qu'il ne se soit pas senti juif, cela reflète plus généralement son manque d'acuité politique de l'époque, sur la montée du fascisme. Dans le chapitre correspondant de sa biographie d'Adorno (chap. 1 de la 3^e partie), dont le titre « émigration réticente » (*zögerliche Immigration*)²¹ indique déjà bien le ton, Müller-Doohm fournit maints exemples de la naïveté politique d'Adorno, sur laquelle les récits de ses interlocuteurs de l'époque et des passages de sa correspondance fournissent une documentation très riche.²² Pour donner ici un exemple, Horkheimer avait été beaucoup plus perspicace et davantage doté d'un sens pratique : il transféra bien vite les fonds de l'Institut en Hollande, fondant aussi une antenne de celui-ci à Genève. Dès février 1933, Horkheimer quitta même son appartement pour s'installer dans un hôtel à côté de la gare de Francfort, sans doute pour être en mesure de s'échapper rapidement, si nécessaire.²³ Selon le témoignage du germaniste, sociologue et critique littéraire Hans Mayer, Horkheimer aurait en mars 1933 hurlé à Adorno : « il faut quitter le pays maintenant et au plus vite ! »²⁴ Néanmoins, Adorno traîna des pieds et le terme qui revient dans la littérature pour caractériser son attitude est celui d'« hiverner » (*überwintern*) sous Hitler.²⁵

Mais la comparaison la plus frappante est celle entre Adorno et Kracauer. Contrairement à Adorno, Kracauer semble avoir très vite compris, bien avant 1933, ce qui se passait et se préparait en Allemagne – il en a traité dans ses articles pour la *Frankfurter Zeitung*.²⁶ Compte

autour de Francfort). C'est dans cette fonction qu'en 1958 Bauer réussit à persuader les autorités de regrouper plusieurs instructions en cours ou en préparation contre des gardiens et bourreaux d'Auschwitz en un seul lieu, Francfort. Même s'il n'était pas en première ligne au procès ultérieur qui débuta en 1963, il y joua un grand rôle « en coulisse ». Il n'est pas seulement impensable qu'Adorno n'aurait pas connu Bauer à Francfort, il y a des preuves irréfutables de leur amitié ; cf. Irmlud Wojak : *Fritz Bauer (1903-1968). Eine Biographie*, München : Beck, 2011, p. 67) : des références explicites dans les publications d'Adorno : *Negative Dialektik* (1966), deuxième édition Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1970, p. 280 ; cf. aussi son livre posthume *Einleitung in die Soziologie* (cours de 1968), hrsg. von Christoph Gödde, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 2003, p. 198.

21. La traduction française de son livre rend la formule par « Adorno émigre après beaucoup d'hésitations » ; Müller-Doohm (2004 [note 7]), p. 171.

22. Müller-Doohm (2004 [note 7]), en particulier p. 177-180. Cet auteur parle même de la « cécité politique » (p. 179) et de « l'aveuglement d'Adorno » (p. 524). Jack Jacobs (2015 [note 17], p. 56) fournit encore d'autres exemples des correspondances d'Adorno avec Alban Berg et Ernst Křenek, même s'il arrive à une autre conclusion.

23. Cf. Müller-Doohm (2004 [note 7]), p. 172 + 176.

24. Hans Mayer : *Ein Deutscher auf Widerruf. Erinnerungen* (1^{re} partie), Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1982, p. 182 sq. : « [...] jetzt muss man das Land möglichst rasch verlassen ! ».

25. Cf. par exemple R. Wiggershaus (1993), p. 267 ; Müller-Doohm (2004), p. 179 sq. et J. Jacobs (2015), p. 56. Adorno utilisa bien lui-même l'expression « überwintern », mais peut-être seulement dans des textes ultérieurs, donc rétrospectivement. Quoi qu'il en soit, le terme résume bien son attitude qu'il expliqua en détail dans sa lettre au compositeur Ernst Křenek (1900-1991), en date du 7 octobre 1934 ; Adorno/Křenek : *Briefwechsel* (note 12), p. 43 sq.

26. Désormais réunis dans les volumes 5.1-4 (2011) des œuvres de Kracauer : *Werke in neun Bänden*, hrsg. von Inka Mülder-Bach und Ingrid Belke, Frankfurt a.M. : Suhrkamp,

tenu de la relation étroite qui existait entre les deux hommes, il n'est pas pensable qu'Adorno n'ait pas connu ces textes. Kracauer ne manqua pas non plus, d'ailleurs, de mettre Adorno en garde, dans ses lettres.²⁷ Il savait pertinemment que dans l'Allemagne de Hitler il n'y aurait plus de place pour des journalistes (ou philosophes) juifs.²⁸ Après l'incendie du *Reichstag* dans la nuit du 27 au 28 février 1933, qui fut immédiatement exploité politiquement par les nazis pour que le Président Hindenburg fasse suspendre les libertés individuelles, Kracauer tira tout de suite les conséquences qui s'imposaient : il s'enfuit à Paris (ultérieurement aux Etats-Unis). En mars 1933, il se trouvait donc déjà à Paris, écrivant un article sur les juifs en Allemagne sous Hitler,²⁹ alors qu'Adorno, lui, enseignait encore à Francfort. Et c'est à ce moment que le manque d'acuité politique d'Adorno se manifeste de manière flagrante : le 15 avril 1933 il écrit à Kracauer, en lui conseillant de revenir : « Im Übrigen ist mein Instinkt für Dich der : nach Deutschland zurückzukommen. Es herrscht völlige Ruhe und Ordnung; ich glaube, die Verhältnisse werden sich konsolidieren. Deine Verleger sind hier [...] » [« pour toi, du reste, mon instinct est : revenir en Allemagne. Ici il règne un calme et un ordre complets, je crois que les choses vont se consolider. Tes éditeurs sont ici [...] »].³⁰ Quand on cherche à évaluer le sens des réalités politiques d'Adorno, il est aussi quelque peu déconcertant de constater que ce dernier, alors même qu'il était déjà à l'abri dans le havre d'Oxford (il s'était inscrit

2004-2011 (cité par la suite : Kracauer : *Werke*). Müller-Doohm (2004 [note 7]), p. 178 en donne de beaux exemples en traduction française. Il en ressort que Kracauer n'avait pas seulement analysé les raisons de la montée du nazisme, il avait aussi compris que l'antisémitisme était « un élément idéologique essentiel du mouvement ».

27. Par exemple dans une lettre que Kracauer envoya à Adorno de ses vacances à Saint-Malo, dès la fin août 1930; Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 246.

28. Il le dira *verbatim* dans une lettre du 18 février 1933 à Benno Reifenberg (1892-1970, à l'époque l'un des responsables de la *Frankfurter Zeitung* pour laquelle Kracauer travaillait) : « Für meine Person fürchte ich z.B. allen Ernstes, dass jüdische Journalisten nicht mehr werden schreiben dürfen. Eine Bewegung in der seit 10 Jahren der furchtbarste Hass genährt worden ist, will ihre Opfer haben. Antisemitismus usw. [...] Denken Sie auch an die Wegnahme der Pässe. Das kann uns allen geschehen. » [« Par exemple, en ce qui me concerne personnellement, je redoute sérieusement que les journalistes juifs ne pourront plus écrire. Un mouvement où a couvé depuis une décennie une haine aussi effroyable, exige ses victimes. L'antisémitisme, etc. [...] Et puis pensez aussi au retrait des passeports. Cela peut nous arriver à nous tous. »] Cité d'après S. Baumann : *Im Vorraum der Geschichte : Siegfried Kracaueers „History. The Last Things Before the Last“*, Paderborn : Konstanz University Press, 2014, p. 35 *sq.*

29. La version française de l'article de Kracauer parut sous le titre « Inventaire » et sous le pseudonyme « Observer » dans la revue *Cahiers Juifs. Revue paraissant tous les deux mois* (N° 5/6, septembre/novembre 1933, p. 372-377). La revue, publiée entre janvier 1933 et juillet 1936, fut dirigée par Léon Palombo. Si le numéro des *Cahiers Juifs* en question porte le titre « L'Apport des Juifs d'Allemagne à la civilisation allemande », Kracauer semble vouloir tirer un trait sur cette coopération : « Maintenant nos chemins se séparent. Se croiseront-ils un jour à nouveau ? ». L'original allemand de l'article de Kracauer est maintenant disponible dans l'édition de ses œuvres : *Werke*, hrsg. von Inka Müllder-Bach und Ingrid Belke, Bd. 5.4, Berlin : Suhrkamp, 2011, p. 467-473; cette version allemande de l'article fut aussi réimprimée par le journal *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Nr. 160, 13. Juli 2011, p. N3.

30. Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 308.

là-bas en 1934³¹), revint encore régulièrement en Allemagne jusqu'en 1937, non pas seulement pour rendre visite à ses parents, mais aussi pour y passer des vacances avec sa fiancée, Gretel Karplus. Après une visite à Berlin fin 1936/début 1937, il écrira à Kracauer : « Aussi absurde que cela paraîsse, nous avons passé un moment très plaisant à Berlin. »³²!

Sur le plan personnel aussi, Adorno était plutôt une exception : il n'a pas seulement eu la chance de pouvoir dès 1934 s'installer en Angleterre (où il épousa Gretel en août 1937), puis aux États-Unis à partir de 1938, mais ses parents ont eux aussi réussi à se réfugier aux États-Unis (ils y sont décédés après la guerre : le père dès juillet 1946, la mère en février 1952). Adorno ne partagea donc pas la tragédie de la plupart des survivants juifs allemands, qui perdirent une grande partie, parfois la totalité, de leurs familles dans la Shoah. La comparaison avec son mentor Kracauer, et celui-ci n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres, est révélatrice : Kracauer, qui passa les premières années de son exil (de 1933 à 1941) en France, avant de s'installer définitivement aux États-Unis, avait désespérément, mais en vain, essayé de sauver sa famille, sa mère Rosette et sa tante Hedwig (veuve de l'historien Isidor Kracauer, 1852-1923), qui périrent dans les camps en 1942.³³ Ces faits ont bien évidemment exclu toute idée de retour pour Kracauer, contrairement à ce qui se passa pour Adorno.

Mais les indications fournies sur le jugement politique et la situation familiale d'Adorno n'épuisent pas le sujet. L'attitude d'Adorno, son départ hésitant et son retour précoce en Allemagne restent incompréhensibles si l'on ne tient pas compte de son lien étroit avec la langue allemande. Contrairement à d'autres exilés, qui ont vite appris la langue de leur pays d'accueil et publié leurs textes dans la langue concernée (souvent l'anglais), Adorno s'accrocha à l'allemand. Sur ce plan, la comparaison avec Kracauer puis son échange épistolaire avec Adorno sur la question de la langue sont frappants, et très éclairants. On peut d'abord noter, pour ce qui concerne leurs pratiques, que Kracauer se plongea avec enthousiasme dans une grammaire anglaise dès son internement au camp d'Athis/l'Orne (en 1939), comme si

31. Mais en date du 5 juillet 1935 il écrit encore à Kracauer qu'il ne séjourna que passagèrement (*voriibergehend*) à Oxford et que son domicile reste Francfort ; Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 316.

32. Cette lettre, en date du 19 janvier 1937, fut envoyée d'Oxford : « Wir hatten, so absurd es klingt, in Berlin eine besonders nette Zeit. » Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 331.

33. En juin 1939, la France refusa définitivement, par une lettre de son consul en Allemagne, la demande d'accueil de Hedwig et Rosette Kracauer. Lorsque Kracauer arriva aux États-Unis, il était trop tard, c'est là-bas que la mauvaise nouvelle de leur décès lui est parvenue ; cf. S. Baumann (note 28), p. 41.

elle lui promettait une libération imminente;³⁴ une fois arrivé aux États-Unis (en 1941), il passe très rapidement à l'anglais; dès son *De Caligari à Hitler* [1947], il compose ses livres dans cette langue et dans les années 1960 il ira jusqu'à rédiger ses notes personnelles et intimes elles-mêmes en anglais. Adorno avait certes appris l'anglais et le français, mais c'est avec beaucoup d'hésitations qu'il se mit à utiliser l'anglais : en juillet 1935, après avoir passé une année universitaire à Oxford, il formule ainsi des doutes à ce sujet dans une lettre à Kracauer.³⁵ Il est vrai qu'il rédigea quelques textes en anglais pendant son long exil en Amérique³⁶, mais il est fort probable qu'il s'était alors fait traduire, ou du moins aider. En tout cas, il est certain que la langue allemande joua un rôle primordial dans la décision qu'il prit de retourner en Allemagne, car il s'expliquera lui-même, plus tard, sur cette question : ainsi dans sa conférence « Répondre à la question : qu'est-ce qui est allemand ? » :

Ma décision de revenir en Allemagne n'était guère seulement motivée par le besoin subjectif, par le mal du pays; et pourtant je ne nie pas l'existence de tels sentiments. Il y avait aussi une motivation objective. C'était la langue.

[Der Entschluss zur Rückkehr nach Deutschland war kaum einfach vom subjektiven Bedürfnis, vom Heimweh, motiviert, so wenig ich es verleugne. Auch ein Objektives machte sich geltend. Das ist die Sprache.]³⁷

Adorno détache donc un « besoin subjectif » – la nostalgie pour le pays dans lequel il avait grandi et s'était formé au-delà de sa trentième année – de ce qui constitue une « raison objective » : son dévouement à la langue allemande. Pour son choix de l'allemand, il n'évoque pas seulement des motivations d'ordre pratique – des difficultés rencontrées dans la traduction d'un livre et dans l'édition d'un article qu'il avait projeté de publier en anglais – mais souligne plutôt que « dans une langue apprise tardivement on ne réussit jamais à exprimer aussi exactement que dans sa propre langue les nuances et le rythme d'une pensée ». ³⁸ Comme Fichte,

34. Cf. sa lettre inédite à son épouse Elisabeth, « Lili », en date du 28/29 septembre 1939; cf. S. Baumann (note 28), p. 48.

35. « Dass ich mich je adäquat als Schriftsteller englisch soll ausdrücken können, halte ich für ausgeschlossen und ambitioniere es auch kaum. » [« Que je pourrais m'exprimer un jour correctement et en écrivant en anglais me paraît impossible et je ne l'ambitionne guère. »] Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 316.

36. Par exemple, la conférence sur Heine qu'il donna aux États-Unis en 1949, « Toward a Reappraisal of Heine », inédite pendant son vivant, maintenant dans ses *GS*, Bd. 20.2 (1986), p. 441-452 – à ne pas confondre avec une conférence bien plus tardive (1956) en Allemagne, cf. *GS*, Bd. 11 (1974), p. 95-100. La conférence américaine fut traduite en français, pour la première fois, par Jean-Baptiste Para, Adorno : « Pour une réévaluation de Heine », in : *Europe. Revue littéraire mensuelle*. 93^e année, n° 1036-1037 (août/septembre 2015), p. 25-36.

37. La traduction française se trouve dans : Theodor W. Adorno : *Modèles critiques : Interventions-répliques*, trad. par Marc Jimenez et Eliane Kaufholz, Paris : Payot, 1984 (cité par la suite : *Modèles critiques*), p. 253-264, p. 262 (traduction modifiée; N.W.) – le texte original : « *Auf die Frage : Was ist deutsch* » (1965) se trouve désormais dans Adorno : *GS*, Bd. 10.2 (1977), p. 691-701, citation p. 699.

38. Adorno : *Modèles critiques* (note 37), p. 262. « Non seulement parce qu'il n'est jamais possible, dans une langue nouvellement apprise, de dire les choses avec autant de nuances et de rendre le rythme des idées de manière aussi précise que dans sa langue maternelle. »

comme Hegel et comme Heidegger – lui-même ne mentionne là que Hegel et indirectement Heidegger, via le *Jargon de l'authenticité*³⁹, donc avec des accents négatifs, – Adorno cherche à montrer le lien privilégié de la langue allemande avec la philosophie, leur « affinité élective » (« *Wahlverwandtschaft* ») :

La langue allemande présente manifestement une affinité élective pour la philosophie qui lui est particulière, une affinité pour la spéculation [« *Vielmehr hat die deutsche Sprache offenbar eine besondere Wahlverwandtschaft zur Philosophie, und zwar zu deren spekulativem Moment* »], Adorno, *Modèles critiques*, p. 262 ; all. GS, 10.2, p. 699 sq.).

À un moment de cette explication, Adorno ira jusqu'à se placer dans la continuité de Humboldt, malgré les réserves qu'il marque habituellement à l'égard de son idéal de la *Bildung*.⁴⁰ Ce qu'il trouve pertinent, ce sont alors, sans doute, les réflexions de Humboldt sur la langue comme élément constitutif de la pensée.⁴¹

Les échanges épistolaires (parfois aussi de vive voix) entre Adorno et Kracauer clarifient davantage les options des deux auteurs. Ils contiennent des remarques très significatives sur les langues en général et l'allemand en particulier et sur le choix d'Adorno, de rester fixé à la langue allemande. Le soulagement qu'il semble avoir ressenti lorsqu'il put à

[« Nicht nur, weil man in der neuerworbenen niemals, mit allen Nuancen und mit dem Rhythmus der Gedankenführung, das Gemeinte so genau treffen kann wie in der eigenen »] : GS, Bd. 10.2, p. 699.

39. Adorno : *Modèles critiques* (note 37), p. 263 et en allemand GS, 10.2, p. 701. Cf. aussi *Jargon der Eigenlichkeit. Zur deutschen Ideologie* (1964), désormais dans Adorno : GS, Bd. 6, p. 413-531 ; *Jargon de l'authenticité : de l'idéologie allemande*, trad. par Éliane Escoubas ; postface de Guy Petitdemange, Paris : Payot, 1989.

40. Sur les grands systèmes éducatifs de l'idéalisme allemand – ces systèmes qui en Allemagne sont le plus souvent évoqués par le nom de Wilhelm von Humboldt (1767-1835), le père fondateur du renouveau éducatif en Prusse autour de 1800 – Adorno préserva une relation tendue, empreinte d'une certaine méfiance envers leurs buts éducatifs. Il montre dans sa « *Theorie der Halbbildung* » (1959), in : GS, Bd. 8, p. 93-121, l'échec de l'idéal de la *Bildung*, ou du moins de la version de cet idéal qui était répandue à son époque. Mais lorsqu'on tient compte d'une autre conférence – « *Glosse über Persönlichkeit* » (1966), in : GS, Bd. 10.2, p. 639-644, citation p. 643 – trad. « *De la personnalité* », in : *Modèles critiques*, p. 199-204, citation p. 203 –, on découvre qu'Adorno fut parfois prêt à défendre Humboldt contre ses mauvais épigones : « On n'a pu faire entrer le grand écrivain plein d'humanité (Humboldt ; N.W.) dans le rôle de tête de turc de la pédagogie qu'en oubliant toutes les nuances de sa doctrine. » [« *Den großen und humanen Schriftsteller (Humboldt ; N.W.) konnte man einzig dadurch in die Rolle des pädagogischen Prügelknaben hineinzwingen, daß man seine differenzierte Lehre vergaß.* »]

41. Cf. Adorno : *Modèles critiques* (note 37), p. 263 sq. : « Parce que j'accorde à la langue en tant que constituant de la pensée autant de poids que le fit, dans la tradition allemande, un Wilhelm von Humboldt, je revendique du pont de vue linguistique, même pour ma propre pensée, une discipline à laquelle le discours bien rodé n'a que trop tendance à échapper. » [„Weil ich der Sprache als einem Konstituens des Gedanken soviel Gewicht beilege wie in der deutschen Tradition Wilhelm von Humboldt, dränge ich sprachlich, auch im eigenen Denken, auf eine Disziplin, der die eingeschliffene Rede nur allzugern entläuft“], Adorno : GS, Bd. 10.2, p. 70)

nouveau s'expliquer en allemand (devant ses étudiants) est clairement perceptible dès la première lettre, datée du 17 octobre 1950, qu'il envoya à Kracauer après son retour à Francfort.⁴² La lettre en date du 17 juillet 1951 est encore plus significative, car Adorno y exprime de façon catégorique ce dont il resta sans doute convaincu sa vie durant : que « les choses décisives » ne peuvent être dites que dans sa « propre langue ».⁴³ Kracauer, qui était convaincu du contraire, ne réagira pas tout de suite à cette remarque d'Adorno, mais celui-ci reviendra régulièrement à la charge : il chercha à persuader Kracauer, pendant plus d'une décennie et avec un zèle quasi missionnaire, de revenir lui aussi à l'allemand dans ses écrits. Chaque fois, ou presque, que Kracauer évoquait dans ses lettres l'une de ses nouvelles publications ou un texte sur lequel il travaillait, Adorno réagissait, presque de façon stéréotypée : « y aura-t-il une version en allemand ? », « est-ce que ça existe en allemand ? », « est-ce tu l'écris [il s'agit de la *Théorie du film* ; N.W.] d'abord en allemand et songes-tu à la publier en allemand ? ».⁴⁴ La dernière citation, qui date du 23 février 1955, est la plus importante des trois, car Adorno ajoute :

Tu sais que sur ce point là je suis extrêmement têtu, malgré tout ce qui s'est passé, et ce qui ne devrait justement pas nous amener à nous infliger encore une fois, ce que ce Hitler nous a de toute façon déjà infligé.

[Du weißt, wie starrsinnig ich in dieser Hinsicht bin, trotz des Geschehenen, das uns nur eben nicht dazu verführen dürfte, uns selber das nochmals anzutun, was der Hitler ohnehin uns angetan hat].

Adorno insista donc (*starrsinnig* – obstinément ou de façon têtue) sur son choix de l'allemand, un choix qu'il maintint envers et contre tout ce qui s'était passé sous Hitler, pour ne pas « nous infliger » encore une fois la violence qui « nous » a été faite (et s'il utilise le *nous* [*uns*], c'est pour inclure Kracauer dans sa réflexion). Lorsqu'il parle de violence, c'est sans doute pour dire qu'il avait été privé de sa langue, d'abord à cause des déformations subies par l'allemand sous les nazis, ensuite à cause de l'exil, qui le priva non pas seulement de la langue mais aussi de ses lecteurs. Plus de six mois plus tard, en septembre 1955, il reviendra encore sur cet usage de la langue allemande. Le contexte est encore et toujours celui de la *Théorie du film*, à laquelle Kracauer continue de travailler, et de façon torturée :⁴⁵

42. Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 452 : « et je puis enfin dire à nouveau les choses comme elles me viennent. » [« und ich kann endlich wieder so reden, wie mir der Schnabel gewachsen ist »].

43. Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 461 : « dass wir die entscheidenden Dinge nur in der eigenen Sprache sagen können ».

44. Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 461 : « Wird es auch eine deutsche Fassung geben ? », p. 465 : « Gibt es das auf deutsch [...] ? », p. 475 : « Schreibst Du sie [die Filmtheorie.] erst auf deutsche Fassung und denkst Du an eine deutsche Publikation ? »

45. Kracauer s'explique sur ces difficultés dans sa lettre à Adorno en date du 1^{er} octobre 1950, Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 448 – en fin de compte le livre n'est sorti

Inutile de te dire à quel point je suis curieux de lire ton livre sur le film. Ne me prends pas pour Caton l’Ancien, si je te rappelle toujours que les choses décisives, que des gens comme nous avons à dire, ne peuvent être dites qu’en allemand. L’anglais, nous ne pouvons l’écrire tout au plus que comme les autres ; écrire comme nous le faisons n’est possible qu’en allemand.

[Wie gespannt ich auf Dein Filmbuch bin, muss ich Dir nicht sagen. Halte mich nicht für den alten Cato, wenn ich Dich immer wieder daran erinnere, dass das Entscheidende, was unsereiner zu sagen hat, von uns nur auf deutsch gesagt werden kann. Englisch können wir allenfalls so schreiben wie die anderen, so wie wir selbst nur deutsch].⁴⁶

Ce qui fait alors réagir Kracauer, c’est très probablement cette évocation de Caton l’Ancien – qui selon la tradition, aurait répété sa célèbre formule, « *Ceterum censeo Carthaginem delendam esse* », dans chaque discours prononcé au Sénat. Kracauer réagit très rapidement pour ensuite se taire pendant neuf longs mois, comme si tout avait été dit⁴⁷ :

Je sais à quel point tes intentions sont bonnes quand tu me préviens que nous ne pouvons dire les choses décisives qu’en allemand. Ce que tu dis est sans doute vrai pour certains domaines de la littérature – la poésie, les romans, et, peut-être particulièrement pour l’essai (avec l’essai j’entretiens des relations compliquées, sans avoir pour autant essayé d’explicitier ma défiance actuelle envers cette forme.) Mais ton dicton catonien ne vaut certainement pas pour les ouvrages de pensée, la théorie – et je parle ici de la pensée, de la théorie la plus personnelle. Qu’il serait intéressant de discuter un jour de ce sujet avec toi. Mon style idéal, c’est la fusion complète de la langue dans l’objet.

[Ich weiß, wie gut Du es meinst, wenn Du mich warnst, dass wir das Entscheidende nur deutsch sagen können. Was Du sagst, gilt sicher für bestimmte Gebiete der Literatur – – Poesie, Romane, und, sehr vielleicht, auch Essay. (Ich habe keinen rechten Bezug mehr zum Essay, ohne dass ich versucht hätte, mein derzeitiges Misstrauen gegen diese Form zu formulieren.) Aber Dein Catonisches Diktum trifft bestimmt nicht zu für Werke des Gedankens, der Theorie – – und ich meine hier eigenste Gedanken, eigenste Theorie. Wie schön wäre es, darüber einmal mit Dir zu diskutieren. Mein Stilideal ist, dass die Sprache in der Sache verschwindet [...]]⁴⁸

Ce n’est donc que pour la poésie et le roman que Kracauer accepte sans réserve le dicton de Caton repris par Adorno, il hésite déjà pour ce

en anglais qu’en 1960. Pour la version allemande (1964), Kracauer avait seulement « revu » le travail de deux traducteurs : *Theory of film : the redemption of physical reality*, New York : Oxford University Press, 1960 – *Theorie des Films : Die Errettung der äußeren Wirklichkeit* (Vom Verfasser rev. Übersetzung von Friedrich Walter u. Ruth Zellschan), Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1964.

46. Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 482.

47. La lettre d’Adorno date du 1^{er} septembre, la réponse de Kracauer du 5 septembre 1955 ; cf. Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 480 et 483. La lettre suivante de Kracauer à Adorno se fit attendre jusqu’en juin 1956 (*ibid.*, p. 485).

48. Adorno/Kracauer : *Briefwechsel* (note 7), p. 484.

qui concerne l'essai et il rejette la formule pour des œuvres théoriques, même lorsque les théories concernées sont très personnelles. Kracauer a dû juger qu'il était superflu d'évoquer ses expériences avec l'Allemagne nazie pour expliquer son choix de ne plus utiliser l'allemand – c'était évident – et il mit donc en avant ses options stylistiques, qui le conduiraient à préférer l'anglais : il aspirerait à un style qui s'effacerait derrière la « chose », les sujets traités.⁴⁹

Mais la langue convoie aussi des références et des valeurs culturelles, dont il nous faut tenir compte. Le retour rapide d'Adorno vers le Francfort et l'Allemagne d'après-guerre s'explique par son désir profond de retrouver la culture allemande, peut-être même de se réconcilier⁵⁰ avec elle. Déjà sur le plan empirique on pourrait constater que l'œuvre d'Adorno est centrée, presque exclusivement, sur la ou les tradition(s) allemande(s) : son collègue et ami Horkheimer publia aussi sur Montaigne et Hobbes,⁵¹ par exemple, alors qu'Adorno resta très fidèle à la philosophie allemande classique. Une conclusion similaire s'impose par ailleurs pour ce qui concerne la musique, qui fut la grande passion de la vie d'Adorno⁵² : il s'est intéressé, certes, à Stravinsky et à Ravel, mais cet intérêt est de peu de poids lorsqu'on le compare à son engagement constant pour la musique allemande et autrichienne, et en premier lieu pour Beethoven, dont il comparera une fois la place unique dans l'histoire de la musique avec celle de Hegel en philosophie.⁵³

49. Selon nos recherches dans le fonds des inédits de Kracauer, leur choix de langue et les considérations de style, furent encore un sujet de controverse lors d'une discussion de vive voix entre Adorno et Kracauer, à l'occasion d'une rencontre en juillet 1964. Une sorte de procès-verbal ou *memento* personnel, fait par Kracauer après sa conversation avec Adorno, a survécu, de manière caractéristique en anglais (!) : « T. (pour le surnom d'Adorno 'Teddie' ; NW.) *rages against my writing in English* [...] ». Cf. S. Baumann (note 28), p. 50.

50. L'usage par Adorno du terme de « réconciliation » (« Versöhnung ») mériterait un traitement plus approfondi ; cf. Emil Angehrn : « Kritik und Versöhnung : zur Konstellation Negativer Dialektik bei Adorno », in : *Wozu Adorno? Beiträge zur Kritik und zum Fortbestand einer Schlüsseltheorie des 20. Jahrhunderts*, hrsg. von Georg Kohler und Stefan Müller-Dooch, Velbrück : Weilerswist, 2008, p. 267-291, en particulier p. 285-288 ; Owetschkin Dimitrij, « Spuren der Versöhnung. Zu theologischen Motiven bei Theodor W. Adorno », *Études Germaniques* 63 (2008), 1, p. 29-47.

51. Horkheimer écrivit dès 1938 sur Montaigne, dans la revue de l'Institut : « Montaigne und die Funktion der Skepsis », in : *Zeitschrift für Sozialforschung* 7 (1938), p. 1-54, désormais in : Horkheimer : *GS*, Bd. 4 (1988), p. 236-294 ; pour Hobbes, on pense à la deuxième partie de son livre *Les Débuts de la philosophie bourgeoise de l'histoire* (1930), trad. par Denis Authier, Paris : Payot, 1974, p. 48-92.

52. Les écrits sur la musique correspondent à 4000 pages dans les *GS* d'Adorno, dépassant ainsi allègrement en quantité les autres parties (philosophique, sociologique, littéraire) de son œuvre.

53. Dans le manuscrit de son livre inachevé, publié à titre posthume en 1993 : *Beethoven. Philosophie der Musik. Fragmente und Texte*, hrsg. von Rolf Tiedemann (*Nachgelassene Schriften*, Bd. 1), p. 31 : « In einem ähnlichen Sinn wie dem, in welchem es nur die Hegelsche Philosophie gibt, gibt es in der Geschichte der abendländischen Musik nur Beethoven. » ;

Mais ce qui met le mieux en évidence le désir qu'il avait de retrouver la culture allemande ou de se réconcilier avec elle, c'est son lien indissoluble à la littérature allemande. Son amitié avec Thomas Mann, prix Nobel de littérature en 1929 et exilé, comme lui, en Californie, est bien connue.⁵⁴ Ils se sont rencontrés le 23 mars 1943 à une soirée organisée par les Horkheimer, installés à Pacific Palisades [un quartier résidentiel de Los Angeles, à l'époque très prisé par les plus aisés des immigrants germano-phones : les Mann, ainsi que Lion Feuchtwanger, Arnold Schönberg...].⁵⁵ Adorno aida Mann, qui écrivait alors son roman *Le Docteur Faustus* (publié en 1947)⁵⁶, en le conseillant sur tout ce qui, dans ce livre, touchait à la musique. Thomas Mann a aussi publiquement reconnu sa dette envers Adorno dans ses réflexions sur la genèse du *Docteur Faustus* (1949).⁵⁷ Mais le lien d'Adorno à la littérature allemande est plus profond que ne pouvait l'être cette coopération, certes importante, mais ponctuelle. La longue lettre à Thomas Mann⁵⁸ – celui-ci était encore aux États-Unis à cette époque, et l'on fera d'ailleurs remarquer qu'ensuite il s'installa non pas en Allemagne mais en Suisse – [cette longue lettre] qu'Adorno envoie le 28 décembre 1949, environ deux mois après son arrivée dans le Francfort d'après-guerre, révèle mieux que toute autre le rapport indissoluble entretenu par Adorno avec la culture allemande – et aussi beaucoup d'autres choses. C'est un document de premier ordre, tant par son contenu que par sa composition. De toute évidence, cette lettre, la première qu'Adorno envoie à Mann après son retour à Francfort, est un texte préparé avec le plus grand soin et mûrement réfléchi – quand on écrit à un prix Nobel de la littérature, on n'improvise pas, et ce n'est

cf. Hans-Joachim Hinrichsen : « Modellfall der Philosophie der Musik : Beethoven », in : *Adorno-Handbuch* (note 3), p. 85-96.

54. Cette amitié est bien attestée dans leur correspondance : Theodor Adorno/Thomas Mann : *Briefwechsel 1943-1955*, hrsg. von Christoph Gödde und Thomas Sprecher, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 2002 (cité par la suite : Adorno/Mann : *Briefwechsel*) – cf. *Correspondance, 1943-1955*, traduit de l'allemand et présenté par Pierre Rusch, Paris : Klincksieck, 2009 (cité par la suite : Adorno/Mann : *Correspondance*). Pour une première orientation, cf. Rudolf Vaget : « Thomas Mann », in : *Adorno-Handbuch* (note 3), p. 218-222 ; Müller-Doohm (2004, note 7), p. 315-325, donne plus de détails.

55. On trouve beaucoup de détails sur cette constellation dans : Erhard Bahr : *Weimar on the Pacific. German Exile Culture in Los Angeles and the Crisis of Modernism*, Berkeley & Los Angeles : University of California Press, 2007.

56. Thomas Mann : *Doktor Faustus. Das Leben des deutschen Tonsetzers Adrian Leverkühn erzählt von einem Freunde*, Erstausgabe Berlin & Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1947 ; nouvelle éd. de Ruprecht Wimmer dans le cadre de la *Große kommentierte Frankfurter Ausgabe : Werke, Briefe, Tagebücher*, hrsg. von Heinrich Detering (et alii). Frankfurt a.M. : Fischer, 2007. Cf. Bd. 10.1 (texte) et 10.2 (commentaire). *Le Docteur Faustus : la vie du compositeur allemand Adrian Leverkühn racontée par un ami*, trad. par Louise Servicen, préf. de Michel Tournier, Paris : Albin Michel, 1950.

57. Thomas Mann : *Die Entstehung des Doktor Faustus – Roman eines Romans* (Amsterdam) : Suhrkamp, 1949 ; *Le Journal du Docteur Faustus – le roman d'un roman*, traduit par Louise Servicen ; préface de Marcel Brion, Paris : Plon, 1962.

58. Six pages imprimées dans l'édition allemande, cinq en français. Adorno : « Lettre à Thomas Mann, datée du 28 décembre 1949 », in : Adorno/Mann : *Briefwechsel* (note 54), p. 44-50 ; cf. Adorno/Mann : *Correspondance* (note 54), p. 41-45.

pas seulement parce qu'avec ce qu'on écrit on est assuré d'accéder à la postérité.

Dans cette lettre, Adorno raconte les sentiments qu'il éprouva à son retour à Francfort. Celle de ses observations qui semble mériter d'être retenue en tout premier concerne le refoulement (« Verdrängung ») généralisé qu'il constata :

À part quelques crapules de l'ancienne école qui jouent leur rôle comme de navrantes marionnettes, je n'ai pas encore vu de nazi – je ne le dis pas au sens ironique où nul n'admet l'avoir été, mais au sens beaucoup plus étrange qu'ils croient ne pas l'avoir été; qu'ils le refoulent totalement⁵⁹

Le mot et tout le champ sémantique de « refouler/refoulement » (*verdrängen/Verdrängung*) revient fréquemment dans les textes d'Adorno, ce dont témoigne aussi sa réception, par ailleurs riche et variée, de la psychanalyse,⁶⁰ surtout dans la version classique, freudienne de celle-ci,⁶¹ et le conduira à examiner, par exemple dans ses conférences à la radio, recueillies dans le livre *Erziehung zur Mündigkeit*,⁶² les nombreux euphémismes – en cela son travail serait à comparer à celui, plus détaillé

59. Adorno/Mann : *Correspondance* (note 54), p. 41 – Adorno/Mann : *Briefwechsel* (note 54), p. 45 : « ich habe, außer ein paar rührend marionettenhaften Schurken von altem Schrot und Korn, noch keinen Nazi gesehen, und das keineswegs bloß in dem ironischen Sinn, dass keiner es gewesen sein will, sondern in dem weit unheimlicheren, dass sie glauben, es nicht gewesen zu sein, dass sie es ganz und gar verdrängen ».

60. Dans son article panoramique – « Die Wunde Freud », in : *Adorno-Handbuch* (note 3), p. 283-295 – Christian Schneider rappelle, par exemple, qu'Adorno avait déjà intitulé son premier projet d'habilitation – indication précoce de sa réception de Freud – *Der Begriff des Unbewussten in der transzendentalen Seelenlehre* (*Le concept d'inconscient dans la théorie transcendante de l'âme*) (en date de 1927, retiré par lui-même, maintenant dans Adorno : *GS*, vol. 1) et aussi qu'il fut l'un des moteurs de l'organisation du grand congrès pour le centenaire de Freud, en 1956 à Francfort. – Un peu plus loin dans sa lettre, Adorno écrira explicitement qu'il convient de traiter de façon « psychanalytique » des rapports ambigus des Allemands avec Thomas Mann : « Permettez-moi de dire au moins quelques mots sur ce que j'ai observé concernant la relation que les Allemands entretiennent avec vous. En termes psychanalytiques, il s'agit d'une relation terriblement chargée d'affects – avec toute l'ambivalence que recèle ce terme, avec infiniment de choses fausses, gâtées, bloquées, mais aussi avec de l'amour qui se cache derrière le refoulement. » Adorno/Mann : *Correspondance* (note 54), p. 44.

61. Dans ses cours sur la philosophie morale de 1963, par exemple, Adorno exprime avec beaucoup de force l'idée que, pour lui, la psychanalyse est surtout celle de Freud, dans sa version « rigoureuse » (« strenge Freudsche Gestalt »; Adorno : *Probleme der Moralphilosophie* (1963), hrsg. von Thomas Schröder, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1996, p. 123); cf. *Adorno-Handbuch* (note 3), p. 286.

62. Adorno : *Erziehung zur Mündigkeit* (Éducation à la maturité ou à l'autonomie) : *Vorträge und Gespräche mit Hellmut Becker 1959-1969*, hrsg. von Gerd Kadelbach, Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 1970; j'ai traité de ces conférences dans deux articles : N. Waszek : « L'indicible dans les conférences d'Adorno sur l'éducation (*Erziehung zur Mündigkeit*) », in : *L'Indicible dans l'espace franco-germanique au XX^e siècle*, sous la direction de Françoise Retif, Paris : L'Harmattan, 2004, p. 65-76 et « La question du devoir de mémoire selon T. W. Adorno », in : *Devoir de mémoire? Les lois mémorielles et l'histoire*, éd. par Myriam Bienenstock, Paris : Éd. de l'éclat, 2014, p. 113-130.

et plus connu dans sa démarche, de Victor Klemperer⁶³ –, utilisés alors pour éviter l'indicible, comme un indice de ce refoulement.

Le deuxième passage remarquable de cette lettre paraît être celui dans lequel il traite des étudiants qu'il eut en 1949. Adorno arriva fin octobre/début novembre 1949 à Francfort, et il dut commencer son enseignement tout de suite. Même si son but était d'éduquer autrement une nouvelle génération, on peut aisément deviner son appréhension à l'idée de faire cours à des fils et filles d'anciens nazis, qui avaient encore grandi sous le régime de Hitler (ceux qui avaient vingt ans en 1949 étaient nés en 1929). S'il voulait réussir dans sa mission éducative, il lui fallait retenir et rassembler les meilleurs éléments, ceux qui auraient un impact par la suite. Dans sa lettre à Thomas Mann de décembre 1949, le premier commentaire touchant à ses étudiants a pour but de rassurer son destinataire (et sans aucun doute de se rassurer lui-même !) à ce sujet : « Je me suis trouvé en effet précipité dans un travail intense avec des jeunes, lesquels [...] constituent ce qu'on a coutume d'appeler ici une élite. [!] » Adorno évite la naïveté, même s'il se trouve dans une situation qui, comme il le dit, « soumet la vanité à toutes les tentations », il persiste à dire « qu'il ne saurait être question d'une "baisse de niveau" dans la jeunesse universitaire. »⁶⁴ Il évoque ensuite le sérieux des étudiants, « l'intérêt passionné » que ses séminaires suscitent en l'illustrant de différentes façons, disant par exemple que « les petits [*die Kinder* (!) dans l'original ; N.W.] m'ont prié de poursuivre le séminaire pendant les vacances ». ⁶⁵ Mais le passage le plus intéressant vient un peu plus tard :

Nous [Adorno et ses étudiants] débattons des questions les plus impénétrables, à la frontière de la logique et de la métaphysique, comme s'il s'agissait de politique – peut-être justement parce que la vraie politique n'existe plus. On songe irrésistiblement à une école talmudique ; je me dis parfois que l'esprit des juifs assassinés est passé dans les [jeunes] intellectuels allemands. »⁶⁶

Que les débats philosophiques, et parmi eux surtout ceux touchant les questions les plus « impénétrables », soient devenus un *Ersatz*, un substi-

63. Victor Klemperer (1881-1960) avait certes déjà publié un premier livre dans ce sens dès 1947, à Berlin-Est – *LTI (Lingua Tertii Imperii). Notizbuch eines Philologen*, Berlin : Aufbau, 1947, dont il n'est pas prouvé qu'Adorno ait pris connaissance –, mais la démarche de Klemperer n'est devenue célèbre qu'avec la publication posthume de ses journaux personnels de la période nazie à partir de 1995. Le livre de 1947 fut traduit en 1996 : *LTI, la langue du III^e Reich : carnets d'un philologue*, traduit par Elisabeth Guillot, présenté par Sonia Combe et Alain Brossat, Paris, d'abord chez Albin Michel, puis chez Pocket, 1996, pour les journaux il a fallu attendre 2000 : *Journal*. Vol. 1 : *Mes soldats de papier (1933-1941)* ; vol. 2 : *Je veux témoigner jusqu'au bout (1942-1945)*, trad. et présenté par Ghislain Riccardi, Paris : Seuil, 2000.

64. Adorno/Mann : *Correspondance* (note 54), p. 42.

65. Adorno/Mann : *Correspondance* (*ibid.*), p. 42 – cf. Adorno/Mann : *Briefwechsel* (*ibid.*), p. 46.

66. Adorno/Mann : *Correspondance* (*ibid.*), p. 42 sq.

tut de la politique, voilà qui correspond bien à la conviction de l'époque d'Adorno, une conviction qui est également exprimée dans sa lettre – « l'Allemagne a cessé d'être un sujet politique »,⁶⁷ ou pour reprendre l'expression de Wolf Lepenies : « Adorno was convinced that Germany would never again become a player on the stage of world history. »⁶⁸ La comparaison avec une école talmudique est certes ambiguë, venant de la part d'Adorno qui ne fut jamais proche de tels milieux : d'un côté, elle sert à introduire l'idée d'un rapprochement entre juifs et allemands ; mais de l'autre, la référence d'Adorno à une institution talmudique contient aussi une critique, parce que selon lui il s'agirait alors seulement de la meilleure interprétation et non pas de la vérité de la théorie. Une critique qu'Adorno ne manque pas de rendre explicite : « un jeu de l'esprit avec lui-même [...]. Comme si l'esprit, coupé de toute possibilité de réalisation extérieure, avait également perdu contact avec son véritable objet théorique, comme s'il tournait désormais sur lui-même ». ⁶⁹ Mais le passage le plus émouvant est que l'esprit des juifs allemands assassinés se serait réincarné dans sa nouvelle génération d'étudiants allemands. Ce passage semble bien intentionné envers eux, c'est comme un éloge et aussi une façon de se réconcilier avec (au moins) la nouvelle génération en Allemagne et de trouver sa mission auprès d'eux, *i.e.* faire le nécessaire pour que l'indicible que fut Auschwitz ne se répète pas.

Le troisième passage qui mérite d'être relevé dans cette lettre si riche à Thomas Mann est celui qui porte justement sur la culture allemande – la Culture avec un C majuscule et symbolisée par Goethe, le prince des poètes allemands – et Adorno le réserve pour la fin de sa lettre qui est, en tout cas, construite avec beaucoup de soin, la chose est évidente. Il commence le dernier paragraphe de sa lettre de façon anodine en évoquant une visite du « musée Goethe » – la résidence de la famille Goethe, et donc du jeune poète à Francfort – fut transformée en musée dès les années 1860 ; détruite pendant un bombardement de la ville le 22 mars 1944, elle fut reconstruite à l'identique dès 1947.⁷⁰ Ce qui paraît anodin et quasi naturel ne l'est pas : le fait qu'Adorno, de retour dans sa ville natale après une absence d'environ quinze ans, visite la maison, récemment reconstruite, du plus connu des fils de Francfort. Adorno

67. Adorno/Mann : *Correspondance* (note 54), p. 43.

68. Wolf Lepenies : *The seduction of culture in German history*, Princeton/NJ : Princeton University Press, 2006, p. 147. Dans les pages suivantes, Lepenies propose aussi une interprétation des remarques d'Adorno qui est stimulante, même si elle diverge de la mienne.

69. Adorno/Mann : *Correspondance* (note 54), p. 43.

70. Il s'agit plus précisément de la maison où Goethe est né, située au n° 23 de la rue « Großer Hirschgraben », qui était la propriété de la grand-mère du poète depuis 1733 et se composait à l'époque de sa naissance de deux petites maisons reliées entre elles. Vers 1755-1756, le poète avait alors environ 6 ans, son père remplaça les anciennes bâtisses par une nouvelle et imposante maison de 4 étages. C'est dans cette maison que le jeune Goethe grandit et vécut (si l'on met à part ses années d'études à Leipzig et Strasbourg) jusqu'en 1775, date de son départ pour Weimar.

ne pouvait guère ignorer que la reconstruction à l'identique avait été fortement contestée par de nombreuses personnalités, y compris par Walter Dirks,⁷¹ mais qu'elle s'imposa tout de même avec l'appui de Hermann Hesse, de Karl Jaspers et d'autres. Ce qui est plus important encore que la querelle autour de la maison, c'est sans aucun doute le fait que Goethe était et est resté en Allemagne la référence culturelle par excellence, d'une portée inégalée. Quoi qu'il en soit, Adorno écrit à Mann après avoir pu consulter dans la Maison Goethe le manuscrit du poème « A la pleine lune qui se lève » (*Dem aufgehenden Vollmonde*)⁷² :

« Ob Sie wohl auch, unter dem historischen Schutt, die unbeschreiblichen Dornburger⁷³ Strophen mit der gleichen Ergriffenheit erblickten? »

[« Auriez-vous découvert avec autant d'émotion [que moi], sous les décombres de l'histoire, ces strophes indescriptibles de Dornburg? »]⁷⁴

Ces mots contiennent la clé : les décombres, ces cendres de l'histoire, recèlent une allusion à la Shoah, la tragédie du XX^e siècle, mais sous ces cendres, Adorno perçoit encore le trésor caché d'une grande culture du passé. *Après Auschwitz*, il est certes impossible de lire Goethe avec la même spontanéité qu'avant : la vaste césure qu'instaurent les cendres nous en sépare. Peu après, Adorno commence à identifier cette césure avec le seul mot « Auschwitz », qui devient pour lui la façon d'exprimer

71. Dirks, qui édita à partir du mois d'avril 1946 son importante revue mensuelle *Frankfurter Hefte*, était un catholique de gauche avec lequel Adorno se lia vite d'amitié après son retour. Il travailla à l'*Institut de recherche sociale* (le cadre institutionnel de l'École de Francfort) entre 1953 et 1956.

72. Goethe : « Dem aufgehenden Vollmonde » (1828), in : *Goethes Werke – Hamburger Ausgabe*, hrsg. von Erich Trunz, Vol. 1, München : Beck, 1998, p. 391 :

« Willst du mich sogleich verlassen!
Warst im Augenblick so nah!
Dich umfinstern Wolkenmassen
Und nun bist du gar nicht da.

Doch du fühlst wie ich betrübt bin,
Blickt dein Rand herauf als Stern!
Zeugest mir daß ich geliebt bin,
Sei das Liebchen noch so fern.

So hinan denn! hell und heller,
Reiner Bahn, in voller Pracht!
Schlägt mein Herz auch schmerzlich schneller,
Überselig ist die Nacht. »

Vas-tu sitôt m'abandonner?
À l'instant tu étais si proche!
De lourdes nues t'entourent d'ombre,
Et maintenant tu n'es plus là.

Mais tu sens quelle est ma tristesse,
Ton bord surgit comme une étoile!
Tu viens me témoigner qu'on m'aime,
Si loin de moi que soit l'aimée.

Monte donc! Épands ta clarté
Au ciel pur, dans tout son éclat!
Si mon cœur bat plus vite et souffre,
La nuit est transportée de joie. »

Traduction française de Roger Ayrault : *Goethe. Poésies*, vol. 2 : *Du Voyage en Italie aux derniers poèmes*, Paris : Aubier-Montaigne, 1982, p. 743.

73. Dornburg est une municipalité de Thuringe, à environ 30 kilomètres de route de Weimar. Goethe apprécia le lieu et le visita à plusieurs reprises, mais son séjour de deux mois pendant l'été 1828 est le plus important, non pas seulement par sa durée, mais parce que le poète, à presque 80 ans, y retrouva sa créativité poétique. Le poème en question y fut composé et il porte, de la main de Goethe, l'indication « Dornburg, 25 août 1828 ».

74. Adorno/Mann : *Briefwechsel* (note 54), p. 50 – cf. Adorno/Mann : *Correspondance*, p. 45 (traduction française modifiée; N.W.); cf. *Adorno-Handbuch* (note 3), p. 434.

cette rupture radicale et unique (ou au moins « sans précédent »⁷⁵) dans l'histoire⁷⁶ et qui implique toujours un jugement sur l'époque d'Auschwitz et le postulat moral de ne jamais oublier. Son attitude peut bien être décrite par l'expression « *unbeirrtes Eingedenken* »,⁷⁷ que l'on pourrait traduire par « souvenir tenace [ou imperturbable] » ou encore « souvenir qui ne se laisse pas détourner » ; *unbeirrt* deviendra en effet l'un de ses adjectifs préférés. Mais l'œuvre de Goethe reste comme un cristal qui contient un spécimen et un condensé de cette ancienne culture perdue, la résumant quasiment dans son intégralité. Adorno, qui avait encore été formé bien avant la montée du nazisme (et pour une part même avant 1914), ne pouvait qu'être ému face à ce trésor de Goethe, qui suscita fortement en lui la nostalgie d'un monde irrémédiablement perdu. Si, pour Adorno, il est impossible de 'reconstruire' l'ancienne culture, car le rapport au passé culturel est durablement « mutilé »,⁷⁸ il s'agit tout de même pour lui de sauver le souvenir et les vestiges de son héritage culturel, et donc de toute une tradition.⁷⁹

L'utilisation du terme même de « tradition » pourrait prêter à confusion. Il ne peut évidemment pas s'agir, pour Adorno, d'un simple traditionalisme, ou, en d'autres termes, de cette attitude d'auto-défense rétrograde, par ailleurs assez courante à l'époque, qui consista pour beaucoup de professeurs allemands à mettre entre parenthèses les douze années sous Hitler et à chercher à reprendre le fil là où ils l'avaient laissé, sans rendre compte ou se rendre compte de la césure. Une telle « reconstruction » culturelle, sans « souvenir tenace » de ladite césure, sembla « idiote » à Adorno : il le dit explicitement dans son livre *Minima Moralia*.⁸⁰ Mais si une pleine conscience de la césure est indispensable pour comprendre l'entreprise philosophique d'Adorno, ce qui l'est aussi, c'est une partie de l'héritage culturel allemand, c'est-à-dire les textes d'auteurs comme Kant, Hegel, Marx et ici Goethe – et nous en revenons à nos remarques du début : le recours critique à ces grands textes est constitutif de la

75. Yehuda Bauer, conseiller académique de Yad Vashem (Jérusalem), plaide maintenant pour que l'on remplace « unique » par « sans précédent » ; cf. son article : « Shoah et génocides aujourd'hui », in : *Devoir de mémoire? Les lois mémorielles et l'histoire*, sous la direction de Myriam Bienenstock, Paris : Éd. de l'éclat, 2014, p. 73-92, citation p. 77.

76. Cf. Detlev Claussen : « Nach Auschwitz : ein Essay über die Aktualität Adornos », in : *Zivilisationsbruch. Denken nach Auschwitz*, hrsg. von Dan Diner, Frankfurt a.M. : Fischer, 1988, p. 54-68, citation p. 57.

77. Hermann Schweppenhäuser, qui fut un disciple fidèle et un ancien assistant d'Adorno, choisit ainsi cet adjectif comme titre de son portrait personnel d'Adorno : « Unbeirrtes Denken » (interview avec Josef Früchtel), in : *Geist gegen den Zeitgeist* (Anm. 5), p. 23-32.

78. Évidemment, le terme est ici une allusion au sous-titre de *Minima moralia* : « Reflexionen aus dem beschädigten Leben » – « Réflexions sur la vie mutilée ».

79. Cf. Ch. Schneider : « [Adorno] Der exemplarische Intellektuelle der Bundesrepublik », in : *Adorno-Handbuch*, p. 431-435, en particulier p. 434.

80. T.W. Adorno : *Minima Moralia* (1951), p. 65 : « idiotisch », – traduction française : *Minima moralia* (2003), p. 72 : « une idée stupide ».

pensée d'Adorno, lequel avait besoin de la dialectique hégélienne pour élaborer sa *Dialectique négative*.⁸¹

Et ce n'est pas seulement pour lui-même qu'Adorno chercha à préserver cette « tradition », il voulut aussi la léguer aux générations futures. Il pensait que c'était à lui (et à quelques compagnons de route) de tenter ce sauvetage, parce qu'il pouvait parler au nom des victimes. À son retour à Francfort, Adorno voulut donc éduquer une nouvelle génération et l'élever à une « tradition » exigeante. Cette offre répondait précisément aux besoins d'une génération qui fut celle des fils des bourreaux, qui étaient en manque : en manque d'une autre orientation et de figures qui pourraient leur servir de modèles – et c'est bien cela qui explique son succès, c'est là que se trouve la clé de sa montée en puissance comme figure publique : comme celui qui pouvait être *le* professeur public, l'intellectuel au sens fort du terme, de la deuxième république en Allemagne.⁸² Cette génération chercha et trouva en Adorno un représentant de l'autre Allemagne, critique, mélancolique avec une petite lumière d'espoir dans le désespoir.⁸³ Ils trouvèrent surtout en lui un non-nazi, différent et opposé à tant d'autres qui s'étaient discrédités. Sous cet angle on comprend encore mieux la rêverie à laquelle Adorno se laisse aller dans sa lettre à Mann, et qui voudrait que l'esprit des intellectuels juifs allemands massacrés se serait réincarné dans ses étudiants à Francfort. On comprend le rôle de cette fiction : elle permettait à Adorno de recommencer son enseignement en Allemagne, et aux étudiants de se trouver un maître, presque un père, bref une origine intellectuelle très différente de leur succession biologique. Les mauvaises langues disent que les étudiants qui ont saisi cette chance inespérée ont fini par en payer le prix : ils seraient restés des épigones!⁸⁴ – mais c'est un autre sujet.

81. Cf. Emil Angehrn (2008), p. 268 : « Bei aller Distanzierung ist die Nähe zu Hegel, die tiefe Verwandtschaft im Denken unübersehbar. »

82. Le recueil *Die intellektuelle Gründung der Bundesrepublik : eine Wirkungsgeschichte der Frankfurter Schule*, hrsg. von Clemens Albrecht, Günter C. Behrmann, Michael Bock, Harald Homann und Friedrich H. Tenbruck, Frankfurt a.M. : Campus, 1999, réunit plusieurs contributions qui clarifient ce rôle d'Adorno.

83. Cf. le beau titre de Gillian Rose (1947-1995) : *The Melancholy Science. An Introduction to the Thought of Theodor W. Adorno*, London : Macmillan, 1978.

84. Cf. Ch. Schneider : « [Adorno] Der exemplarische Intellektuelle der Bundesrepublik », in : *Adorno-Handbuch* (note 3), p. 434.